

lume considérable. On se rapproche du pied du Carmel et l'on aperçoit (30 min.), sur la rive droite du Kison, un monticule régulier, surmonté d'un village (El-Harchyèh?) qui a l'air d'un camp retranché. Après le village de *Nedjoum*, entouré de beaux palmiers et de grands cactus, le chemin se dirige vers le N.-O., entre le pied du Carmel et le Kison, traverse un beau bois d'oliviers pour atteindre (15 min.) la fontaine et le village de *Belad ech-Cheikh* ou *Kefr ech-Cheikh* (le pays ou le village du Cheikh), qui doit ce nom à un saint musulman dont il possède le tombeau. Le village est bien bâti, et dans une charmante position sur la pente de la montagne. Le sentier se resserre ensuite entre les contre-forts abrupts de la montagne, et (35 min.) la grande source d'où sort le ruisseau *Es-Sa'adèh*, qui se répand en marécages jusqu'à la baie de Khaïfa. On longe enfin une belle plantation de palmiers avant d'entrer à (50 min.)

Khaïfa, l'antique *Sycaminum* des Phéniciens, qui au moyen âge fut prise d'assaut par Tancred (1100). Cette petite ville, située au pied du mont Carmel, en vue du couvent et à l'extrémité S. de la baie de Saint-Jean-d'Acre, possède deux mauvais cafés (*English coffee-house* et *café del Commercio*), mais on n'y loge pas la nuit; il faut demander l'hospitalité aux particuliers. Elle possède plusieurs agences consulaires. Les paquebots du *Lloyd autrichien* viennent y toucher tous les quinze jours. La population est d'environ 2 000 hab.; les chrétiens sont en majorité. L'intérieur de la ville est sombre et triste; elle est entourée d'une fortification ruinée avec quelques vieux canons abandonnés; du côté du S. elle est dominée par une vieille tour. Son port est à peine fréquenté; la rade n'est pas sûre.

De Khaïfa à Saint-Jean-d'Acre, 1 h. 30 en suivant le rivage de la baie; on fran-

chit le Kison au delà des palmiers de Khaïfa; plus loin ce ne sont que des dunes arides; on ne retrouve les palmiers qu'en approchant d'Acre. On franchit l'embouchure du *Nahr en-Namdn*, l'antique *Belus*, avant d'atteindre la ville. (V. R. 132.)

Un chemin, qui ressemble à un escalier, gravit la montagne obliquement jusqu'au

Couvent du Carmel, en arabe *Deir Mar-Elias*. L'origine du couvent paraît fort ancienne. Les moines du Carmel font remonter leur ordre jusqu'à Elisée, qui reçut d'Elie la possession de sa grotte; les fils du prophète restèrent en possession du sanctuaire jusqu'à la naissance du christianisme, époque à laquelle ils embrassèrent la foi nouvelle. Le témoignage des historiens profanes montre que cet endroit était en effet un sanctuaire. Pythagore le visita, et Tacite (*Hist.*, II, 78), ainsi que Suétone (*Vita Vesp.*, v), racontent que Vespasien sacrifiant sur un autel élevé à Dieu sur le Carmel, le prêtre lui prédit sa fortune. Le Carmel paraît avoir été habité de bonne heure par des anachorètes. Un monastère s'éleva plus tard sur la grotte d'Elie; il est mentionné en 1185 par Jean Phocas, comme étant en ruines. En 1209, il était réparé et appartenait à l'ordre des carmélites. Le couvent et l'église paraissent avoir été détruits et rebâti à différentes reprises. Celui qui avait été construit en 1760 servait, en 1799, d'hôpital à l'armée française pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre. Après la retraite des Français, il fut ravagé par les Turcs, et les pauvres blessés furent tous massacrés. En 1821, Abdallah-Pacha, gouverneur de Saint-Jean-d'Acre, le ruina de fond en comble. Un simple moine, frère Jean-Baptiste, obtint de la Porte, par l'intermédiaire de l'ambassadeur français, un firman de reconstruction, parcourut l'Europe pendant quatorze ans pour recueillir des dons pieux qui permirent d'élever l'édifice actuel.

Le couvent occupe, à l'extrémité N.-O. du promontoire ou cap Carmel, une plate-forme qui domine la mer de 200 mètr. Les bâtiments forment un grand carré; les murailles sont épaisses et les fenêtres munies de grilles de fer pour défier les ennemis du dehors. L'église occupe le centre; sa coupole et son clocher dominent les toits plats du monastère. Le maître-autel, dédié à Notre-Dame du mont Carmel, est construit sur la grotte d'Elie, où le prophète se cacha pour fuir les persécutions de Jé-sabel. La grotte mesure un peu plus de 2 mètr. de hauteur, sur 5 mètr. de longueur et de largeur. On y voit un autel consacré à Elie. Le reste des bâtiments contient les cellules des moines et les chambres réservées aux étrangers qui y reçoivent une hospitalité cordiale et confortable, sans distinction de patrie ni de croyance. C'est, à cet égard, le premier établissement hospitalier de la Terre sainte. Devant le couvent est un jardin en terrasses, où l'on remarque une petite pyramide en pierre, élevée à la mémoire des soldats français massacrés en 1799. De cette terrasse, on jouit d'une vue magnifique sur la mer, Saint-Jean-d'Acre, les montagnes de la Galilée, le Liban et le grand Hermon. Une villa, qu'Abdallah-Pacha s'était fait construire avec les débris du couvent, est aujourd'hui réservée aux pèlerins musulmans. Devant ce bâtiment on voit un puits profond et de grandes citernes.

En dehors du couvent, on montre plusieurs grottes occupées autrefois par des anachorètes. La plus célèbre, située sur la pente abrupte de l'Occident, porte le nom d'*école des prophètes*; elle est aujourd'hui gardée par un imam musulman, mais les chrétiens et les juifs y sont admis. C'est une grotte naturelle, agrandie par la main de l'homme, et formant une chambre de 15 mètr. de long sur 7 de large et 6 de hauteur. Une

petite cellule, à gauche en entrant, passe pour celle d'Elie. Une autre tradition veut que la vierge Marie s'y soit reposée en quittant Nazareth. Les murailles et les rochers des environs sont couverts d'inscriptions et de noms de pèlerins de toutes les langues. (V. Guérin, *De ora Palestinæ*, etc. Paris, 1856.)

Le mont Carmel (*Djebel Mar-Elias*) forme une longue chaîne étendue du S.-E. au N.-O., où il projette dans la mer le promontoire ou cap Carmel. La chaîne du Carmel mesure environ 22 kil. de longueur et 7 de large; la plus grande hauteur qu'elle atteint vers le N. est de 600 mètr. Au S.-E. elle s'abaisse un peu et se relie aux montagnes de la Samarie. Elle est bien boisée, surtout sur son versant oriental. Le chêne-vert, le myrte, le lentisque et le genêt sont les espèces principales. Elle nourrit le chacal, l'hyène, la panthère, le sanglier. L'aigle plane en grand nombre sur ses cimes. La montagne était autrefois cultivée; son nom même signifie *vignoble*. Sa beauté sert souvent de comparaison dans les livres saints (Isaïe, xxxv, 2; *Cantiq. des Cantiq.*, vii, 5, etc.). Les deux épisodes les plus fameux qui se passent sur le Carmel sont celui de la lutte d'Elie contre les prophètes de Baal (I, Rois, xviii, 21, 40), et celui d'Elisée recevant la Sunamite dont il ressuscita le fils (II, Rois, iv, 22-37). Le lieu traditionnel du sacrifice d'Elie, appelé encore aujourd'hui *El-Mouhrakah* (le sacrifice), se trouve à 5 h. 1/2 du couvent. On se rend, par la crête de la montagne, au village druse d'*El-Esfyèh* (4 h.), où il faut prendre un guide, pour gagner, à travers un plateau onduleux et bien boisé (1 h. 30) la plate-forme d'*El-Mouhrakah*, terrasse naturelle qui domine la plaine d'Esdrelon, et sur laquelle on distingue les ruines d'un édifice quadrangulaire. L'aspect des lieux concorde bien avec le récit bibli-

Du Carmel à Césarée et Jaffa, R. 140; —à Djénin, par Mégiddo, R. 137; —à Naplouse, par Anepta, R. 141.

ROUTE 137.

DU CARMEL A DJÉNIN,

PAR MÉGIDDO.

(8 à 9 heures.)

Cette route est monotone et ne présente qu'un site intéressant, celui de Mégiddo : du Carmel à Khaïfa et à *Nedjoun* (1 h. 40 min.; V. R. 136). —De *Nedjoun*, on laisse à gauche le chemin de Nazareth et l'on continue de suivre le lit desséché du Kison, qui traverse l'étroit vallon resserré entre le pied du Carmel et les dernières collines de la Galilée. On est au pied de la plate-forme *el-Moubrakah*, le lieu traditionnel du sacrifice d'Elie (V. p. 737), et l'on peut supposer que c'est en ce lieu que les faux prophètes furent égorgés (I, Rois, xviii, 40.) A l'endroit (15 min.) où le vallon s'ouvre sur la plaine d'Esdrélon, le Kison s'éloigne vers le N.-E., et l'on gagne (25 min.)

Tell el-Kamoûn, monticule couvert de quelques ruines, qui répond à l'antique **Cammona** d'Eusèbe, peut-être aussi le **Jokneham** de Josué (xii, 22), qui marquait la frontière de Zabulon (Jos., xix, 11). Au S.-O. de **Tell el-Kamoûn** s'ouvre le *wadi el-Mékh*, qui sépare le Carmel proprement dit de la chaîne des montagnes de Samarie. C'est par ce vallon que déboucha, en 1799, l'armée française dans sa marche de Ramlèh sur Saint-Jean-d'Acre. On suit pendant 2 heures le pied des montagnes, jusqu'au **Tell el-Mutessellim**, monticule verdoyant qui forme l'extrémité d'un contre-fort détaché de la montagne. De ce monticule on découvre toute la plaine d'Esdrélon. Au S.-E. on voit le monticule de **Taanach**. Entre ces deux points s'étend le champ de bataille de **Mégiddo**, où la grande armée de Sisera fut détruite par Barak (Juges, iv, 4-24;

v, 19-21). L'aspect des lieux répond très-bien au texte de l'Écriture. C'est au même endroit que Josias, roi de Juda, ayant voulu arrêter le Pharaon Nécho dans sa marche contre les Assyriens (II, Chroniq., xxxv, 20-24) fut battu et blessé mortellement; quant à Mégiddo lui-même (que l'on écrit aussi Mageddo), Robinson (*Bibl. res.*, t. III, p. 178) l'identifie avec les ruines du **Legio** d'Eusèbe (*Legionum* au temps des croisades, qui se trouvent à 800 mètr. de là, à **Khân el-Leidjoun**, dans le petit bassin formé par un retrait de la montagne. Le **Khân el-Leidjoun**, aujourd'hui ruiné, est placé au débouché de la route des caravanes qui se rendent d'Égypte à Damas, au bord d'un ruisseau qui forme le principal affluent du Kison. On trouve, sur la rive N. de ce ruisseau, quelques fragments de colonnes et les fondations de quelques édifices, seuls restes de l'antique **Legio**.

Le chemin suit le pied des montagnes jusqu'à (1 h. 15 m.)

Ta'annak, l'antique **Taanach** des Cananéens (Josué, xii, 21; xvii, 11; xxi, 25), mentionnée dans le cantique de Déborah (Juges, v, 19). C'est un petit village bâti sur un monticule autour duquel on trouve quelques ruines sans intérêt. La route ne présente plus rien à noter jusqu'à (2 h.) Djénin (V. p. 733).

ROUTE 138.

DE DJÉNIN A NAPLOUSE.

(7 heures, 9 h. avec l'excursion à Dothan.)

En sortant de Djénin on se dirige au S.-O., longeant en écharpe la montagne à laquelle la ville est adossée. Arrivé près d'un puits (20 min.); on laisse à gauche un chemin qui se dirige à l'E., et on continue à droite à travers un vallon pierreux et étroit, où (10 min.) la vallée se bifurque. La branche de droite se dirige à l'O. et conduit aux hameaux de **Barkin** et de **Kefr-Koud**, ce dernier marquant, sui-

vant Robinson, le **Caparcotia** de la table de Peutinger; on peut de là gagner Dothan. (V. ci-après.) Notre route suit la branche de gauche, qui se dirige vers le S. et monte sur (30 min.) un plateau cultivé et d'un aspect champêtre, au fond duquel s'élève (30 min.) le village de

Kabatyèh, bâti en pierre et d'un aspect assez propre. Ses habitants ont pourtant une mauvaise réputation, à cause de leur caractère sauvage et de leur penchant à la rapine.

Tout explorateur des antiquités bibliques ira visiter, à 30 min. environ à l'O. de Kabatyèh, un peu à droite du chemin qui conduit à **Arrabé**, l'emplacement de **Dothan** ou **Dothain** (les deux puits), où Joseph fut saisi et vendu par ses frères (Gen., xxxvii, 17-28), et où fut accompli plus tard un miracle d'Élisée (II, Rois, vi, 13-23). Dothan est marqué, selon Robinson (*Lat. res.*, p. 122), par un monticule (**Tell**) verdoyant, au pied S.-E. duquel est une fontaine appelée **el-Hafirèh**. Cette localité porte encore dans le pays le nom de **Dothan**. Elle est située sur la route des caravanes d'Égypte à Galaad (Gen., xxxvii, 25), et juste à 12 milles romains au N. de Samarie, selon l'indication d'Eusèbe et de saint Jérôme (*Onomast.*). On peut, de Dothan, regagner directement à Djéba' la route de Samarie.

Notre route s'élève, à partir de Kabatyèh, sur (30 min.) un col d'où l'on découvre, en se retournant, toute la plaine d'Esdrélon, et d'où l'on descend dans une belle vallée agreste, couverte de champs labourés et de bois d'oliviers. A droite se montre, sur la colline (25 min.), le village de **Djerba**; la vallée tourne au S.-O. et l'on entre dans un bassin cultivé qui porte le nom de **Merdj el-Gharik** (la prairie submergée), parce que les pluies le convertissent en une espèce de lac. A l'O. de ce bassin se dresse une colline isolée, formée de grands rochers calcaires, disposés en assises superposées qui laissent

entre elles de nombreuses cavernes, pour la plupart habitées, et dont le sommet porte une forteresse flanquée de tours, nommée

Sanour. Elle appartenait à des cheikhs indépendants et turbulents. Djezzar-Pacha l'assiégea sans succès pendant deux mois, avec une armée de 5000 hommes. Abdallah, son successeur au pachalik d'Acre, l'assiégea de nouveau en 1830; il parvint à s'en emparer avec l'aide de l'émir Béchir et rasa ses murailles. Toutefois, en 1857, M. Porter a vu la population en train de les reconstruire. (*Handbook*, p. 350). Sanour passe généralement, d'après Raumer (*Palest.*, p. 149) et Reland (*Palest.*, p. 658), pour être l'antique **Béthulie** du livre de Judith (iv, 5-6; vii, 3), qui se trouvait au S. de la vallée d'Esdrélon, dans les défilés des montagnes et près de Dothain. Ces données répondent assez bien à la position de Sanour; mais il n'y a au pied de la colline aucune fontaine répondant au texte de Judith (vi, 9; vii, 3). Robinson, qui rejette cette identité (*Bibl. res.*, t. III, p. 152, et *Lat. res.*, p. 338), objecte que Sanour serait trop éloignée de la plaine d'Esdrélon, qu'elle ne défend aucun défilé et ne présente aucun reste d'antiquités.

On longe le pied de la colline de Sanour et l'on gagne, vers le S.-O. (30 min.), un vallon pierreux qui tourne au S. et conduit à

Djéba', gros bourg situé à mi-côte, sur une hauteur qui domine à l'O. une vallée verdoyante, couverte d'oliviers et de figuiers. On voit à Djéba' une vieille tour et quelques pierres antiques dans les murailles des maisons. Une fontaine, au pied de la colline, présente une excellente station pour faire une halte.

Au delà de Djéba' on monte vers le S.-O., laissant à gauche la route directe de Naplouse par **Beit-Imrin**, pour gagner (25 min.) le hameau de **el-Fandekoumièh**, d'où l'on s'élève sur un col où se

déroule un panorama très-vaste. Toutes les hauteurs s'abaissent vers l'O. et toutes les vallées se dirigent vers la Méditerranée, dont l'azur brille à l'horizon. Une descente très-roide, à travers un valon étroit, conduit à (20 min.)

Borka, grand village situé sur une espèce de terrasse, en face de la colline de Samarie. Il faut encore descendre (20 minutes) au fond de la grande vallée pour remonter vers l'ancienne ville par un sentier qui gravit obliquement la pente. On rencontre d'abord à mi-côte (10 min.) et à droite du chemin une colonnade dont il serait difficile de préciser l'usage. Ces colonnes sont situées dans un enfoncement ouvert dans la direction du N.-O., et forment un grand rectangle de 155 mètr. de long sur 51 mètr. de large. On ne compte aujourd'hui que quinze colonnes debout et placées deux à deux, toutes sans chapiteaux; autrefois il y en avait au moins 170. Elles sont profondément enfouies dans le sol des champs cultivés. Il faut encore monter 10 minutes pour atteindre

Samarie, en hébreu *Schomeron*, aujourd'hui **Sébastiéh**.

Histoire. — Cette ville fut fondée en 925 avant J.-C., par Homri (I, Rois, XVI, 24), et devint la capitale du royaume d'Israël, qui avait été successivement établie à Sichem, à Tirtzah et à Ramah. Achab, fils d'Homri, épousa la fameuse Jézabel, fille du roi de Sidon, et introduisit à Samarie le culte des divinités phéniciennes. C'est probablement sur le sommet de la colline de Sémer qu'il éleva le temple de Baal (I, Rois, XVI, 31, 32). Sous son règne, les Assyriens attaquèrent Samarie, mais furent honteusement chassés (I, Rois, XX). Benhadad (892) assiégea de nouveau la ville sans succès pendant trois années; elle lui résista, malgré toutes les horreurs d'une famine si grande qu'une mère mangea son enfant (II, Rois, VI, 24-29). En 721, Samarie fut moins

heureuse et succomba sous les armes de Salmanasar, qui renversa le royaume d'Israël et emmena tous les habitants en captivité. Il les remplaça par des peuples idolâtres de Babel et de Couth, qui plus tard, sous le nom de Samaritains, jouent un si grand rôle dans l'histoire des luttes politiques et religieuses des Juifs. Samarie ne fut qu'un instant leur capitale; ils transportèrent le siège de leur gouvernement et de leur culte à Sichem. (V. p. 743.) Jean Hircan s'empara de Samarie après une année de siège et la détruisit complètement. Les Juifs l'occupèrent plus tard jusqu'au temps de Pompée. Samarie fut donnée par Auguste à Hérode, qui la rebâtit sous le nom de **Sébasté**. Il la protégea par un mur de 20 stades de long et bâtit au centre de la ville un temple placé dans un *témenos* qui avait 6 stades de tour. Six mille vétérans furent envoyés pour coloniser Sébasté. On leur donna les terres fertiles qui environnaient la ville. A partir de ce moment Sébasté ne joue plus aucun rôle dans l'histoire. On sait que Septime Sévère y envoya une colonie et que Marinus, un de ses évêques, siégea au concile de Nicée (325 ans avant J.-C.). Il paraît que Samarie se releva un instant, du temps des croisades, et devint le siège d'un évêché latin. Elle n'est plus mentionnée depuis.

Etat actuel. — Samarie est aujourd'hui représentée par le village de Sébastiéh, bâti sur un plateau au S.-E. et un peu au-dessous du sommet de la colline de Semer. Ses maisons, au nombre de 60, sont solidement bâties avec des débris antiques de toute espèce. La population se monte au plus à 500 habitants. Le premier édifice qui frappe les yeux en arrivant est l'ancienne église de **Saint-Jean**, aujourd'hui convertie en mosquée. Il est quelquefois nécessaire, pour y pénétrer, de se faire escorter d'un kawas pris à Naplouse ou à Djenin. Un baghchich

de 4 à 5 piastres doit être aussi donné au gardien.

L'église de Saint-Jean fut bâtie par les croisés entre 1150 et 1180, sur les débris d'une basilique qui recouvrait l'emplacement supposé de la sépulture de saint Jean-Baptiste. Elle ne survécut qu'un petit nombre d'années à l'expulsion des armées chrétiennes. M. de Vogüé, à qui appartient l'honneur d'en avoir relevé le plan et rétabli les proportions primitives, n'hésite pas à la considérer comme la plus importante des basiliques chrétiennes de la Palestine après le Saint-Sépulchre, et retrouve dans ses débris la preuve qu'elle est d'origine française. Cette cathédrale offrait d'ailleurs, dans l'ensemble de son plan, les caractères communs au style du XIII^e siècle: « Trois nefs d'égale longueur, terminées par trois absides et coupées par un transept. La nef centrale, plus haute que les deux latérales, était éclairée par une série de fenêtres supérieures. » Les fenêtres sont surmontées d'arcs en plein-cintre, mais, dans l'intérieur de l'église, l'ogive est contamment employée. Les chapiteaux rappellent l'ordre corinthien. Le bâtiment mesure environ 51 mètr. de long sur 25 mètr. de large. « La façade principale est très-simple et contraste par sa pauvreté avec la richesse intérieure. Au centre, elle est percée d'une porte ogivale sans colonnettes, sans sculptures, sans aucun des accompagnements ordinaires des portes romanes.... Au côté septentrional de l'église attenait un grand bâtiment qui faisait saillie sur la façade occidentale et était flanqué de tours carrées. Il servait d'habitation soit à l'évêque de Sébasté, soit aux chevaliers de Saint-Jean, auxquels l'église semble avoir appartenu. » (*Eglises de la Terre-Sainte*, p. 360.)

Il ne reste aujourd'hui de ce remarquable édifice que l'abside du S., une partie de la façade occidentale et quelques fûts de co-

lonnes ou des archivoltes brisées. Les musulmans, qui ont un profond respect pour la mémoire de saint Jean, ont construit sur la grotte qui est réputée renfermer ses reliques une petite mosquée surmontée d'une coupole blanchie à la chaux, qu'ils nomment *Nébi-Yahia*. La grotte est une chambre creusée dans le roc, où l'on descend par un escalier de 21 marches. La tradition, qui place en ce lieu la sépulture de saint Jean, a pour elle le témoignage de saint Jérôme, mais « la tradition locale, dit Robinson (*Bibl. res.*, t. III, p. 141) a, par la suite des temps, confondu le sépulchre avec le lieu de l'emprisonnement et de la décollation de saint Jean. » Cependant Joseph dit expressément que Jean fut décapité dans la forteresse de Machærus, à l'E. de la mer Morte (*Antiq.*, XVIII, 5, 2), et Eusèbe a copié son témoignage (*Onomasticon*, art. *Someron*). Il est connu, d'ailleurs, que les sépultures ont été violées du temps de Julien l'Apostat.

La ville antique s'étendait sur toute la colline; il n'en reste aujourd'hui que peu de traces. Tous les débris, à peu d'exceptions près, ont été utilisés pour construire les maisons du village ou les terrasses nombreuses qui soutiennent les jardins sur les flancs de la colline.

Au sommet de celle-ci, on trouve une plate-forme avec une quinzième de colonnes debout, mais profondément enfouies dans le sol. Il est probable que c'est sur cet emplacement que furent élevés les temples de Baal et d'Auguste. Selon quelques écrivains des XIII^e et XIII^e siècles, il y avait sur le sommet de la colline de Samarie une église et un monastère grecs. De ce point on a la vue sur les montagnes d'Ephraïm et à l'O. sur une partie de la belle plaine de Saron jusqu'à la Méditerranée.

Revenant au village et sortant dans la direction du S.-O., sur la route de Naplouse, on rencontre

çà et là des colonnes brisées faisant évidemment partie d'une immense colonnade, qui avait environ 15 mèt. de large et formait sans doute une rue droite comme à Palmyre, Djérach, etc. A mesure que l'on avance dans la direction de l'O., le nombre des colonnes à moitié enfouies sous les champs de blé ou cachées sous les oliviers augmente considérablement. A l'extrémité O. du plateau on arrive (15 min.) près d'une masse informe de ruines qui sont probablement celles d'une entrée triomphale. Tout à côté s'élèvent, au milieu d'un champ cultivé, une cinquantaine de colonnes encore debout, mais profondément enfouies dans le sol et privées de leurs chapiteaux, comme celles de la colonnade quadrangulaire que nous ayons rencontrée en arrivant à Samarie, du côté du N.

Continuant à suivre la route de Naplouse, on descend (15 min.) dans un beau bois d'oliviers, d'où l'on remonte sur une montagne aride, pierreuse et sans grandeur. On peut, en se retournant, contempler l'aspect général de la montagne de Samarie. Toute cette région est triste et désolée. On laisse à droite le village de en-Nakourah, pour atteindre (40 min.) un col d'où l'on aperçoit au S.-E. Naplouse, dans un vallon verdoyant entre le mont Ebal et le mont Garizim. On rencontre, en descendant, une fraîche fontaine (10 minutes) d'où l'on voit à ses pieds le village de Deir-Chérif, et, par des pentes rocaillieuses et arides, on atteint (30 min.) le fond d'une grande vallée dont les eaux coulent à l'O., vers la plaine de Saron et la Méditerranée. A mesure que l'on avance, la végétation et la culture sont plus fréquentes, les eaux plus abondantes. La vallée tourne vers l'O.; on laisse à droite et à gauche plusieurs hameaux qui couronnent les sommités, pour pénétrer dans le vallon étroit de Naplouse, dont les bois d'oliviers et les champs

cultivés réjouissent le regard fatigué des montagnes arides de la Samarie, et, franchissant enfin une muraille épaisse, on entre à (40 m.)

Naplouse, l'antique Sicheim. On peut camper sous les oliviers près de la porte O., ou loger chez quelques-uns des chrétiens, qui ont d'assez belles maisons.)

Histoire. Sicheim joue un rôle assez important dans l'histoire des premiers patriarches. Abraham dresse sa tente sous les chênes de Moré, près de Sicheim (Gen., xii, 6). Jacob achète un champ dans les environs de la ville (Gen., xxxiii, 20) Simon et Lévi massacrent tous les hommes de Sicheim pour venger leur sœur Dinah (Gen., xxxiii, 18, 20). Jacob envoie son fils Joseph au pays de Sicheim à la recherche de ses frères (Gen., xxxvii, 12, 14). Quatre siècles plus tard les tribus d'Israël, sous la conduite de Josué, s'assemblent à Sicheim et bâtissent sur le mont Ebal un autel où sont inscrites les paroles de la loi (Deut., xi, 29, 30; xxvii, 1, 13; Jos., vii, 30, 35). Sicheim, donnée plus tard aux Lévités, fut désignée comme une des trois villes de refuge sur la rive droite du Jourdain (Jos., xx, 7). Abimélech, (1236 av. J.-C.), fils de Gédéon, s'empare du pouvoir et se fait proclamer chef d'Israël à Sicheim, après avoir égorgé les 70 fils de Gédéon (Juges, viii, 31; ix, 1). C'est à cette occasion que Jotham prononce sur le sommet du mont Garizim sa célèbre fable, la plus ancienne que l'on connaisse (Juges, ix, 8-16). Après la mort de Salomon, Roboam se rend à Sicheim pour être nommé roi (I. Rois, x). Son orgueil révolte les Israélites et l'empire de David est dès lors divisé en deux royaumes (975 av. J.-C.) (I. Chron., iii, 10; I. Rois, xi, 43; xii, 1; II. Chron., ix, 31; x, 1). Jéroboam, chef d'Ephraïm et de Manassé, qui avait été l'âme de cette révolution, est placé à la tête du nouveau royaume d'Israël, composé de dix tribus révoltées, Jéroboam fortifie et agrandit Sicheim, qui fut quelque temps le

siège du nouveau gouvernement. Après la destruction du royaume d'Israël (721 av. J.-C.), Salmanazar emmena tous les habitants en captivité et les remplaça par des populations idolâtres de Babel, de Couth, de Hava, de Hamath et de Sépharvajem.

Ces peuples, qui mêlèrent bientôt le culte de Jéhovah avec celui des faux dieux, prirent le nom de Samaritains. Lors du retour de la captivité de Babylone, ils envoyèrent des députés à Jérusalem demander qu'on les admît à contribuer pour leur part de travail et de dépenses à la reconstruction du temple et des murailles. Les Juifs repoussèrent dédaigneusement leurs offres de services et refusèrent de les reconnaître comme descendants d'Abraham (Esdras, iv). Ce refus fut l'origine de la haine qui a toujours régné entre les deux peuples, haine d'autant plus profonde qu'elle était à la fois politique et religieuse. Manassé, frère du grand prêtre Jaddus, avait épousé la fille de Sanaballète, satrape de Samarie; chassé de Jérusalem par l'orthodoxie de Néhémie, il se retira auprès de son beau-père, qui fit élever sur le mont Garizim un temple en tout semblable à celui de Jérusalem. Josèphe raconte qu'il devint dès lors un lieu d'asile pour les Juifs apostats et relâchés (*Ant. Jud.*, xi, 8, 6). Depuis cette époque, Sicheim fut la métropole des Samaritains et garda ce rôle jusqu'à nos jours. L'an 132 avant Jésus, le temple du Garizim est détruit par Jean Hyrcan. Dans la guerre des Juifs contre les Romains, les Samaritains sont cernés sur le mont Garizim et passés au fil de l'épée par Céréalis, lieutenant de Vespasien (Josèphe, *Guer. des Juifs* III, 8, 32).

L'Évangile renferme des preuves évidentes de la haine profonde qui régnait entre les Juifs et les Samaritains. Ce dernier nom de Samaritan est constamment employé comme un terme de mépris. La

Samaritaine s'étonne que Jésus-Christ, qui est Juif, lui demande à boire. Ce mépris explique l'origine du nom de *Sichar* (Jean, iv) donné à Sicheim; il est sans doute dérivé de l'hébreu *schakar* (s'enivrer), par allusion à l'ivrognerie que les Juifs reprochaient aux Samaritains (Munk, *Reland*). Jésus passa quelques jours à Sicheim (Jean, iv) et Philippe y prêcha avec succès. Cette ville fut le théâtre des exploits de Simon le Magicien, un des plus dangereux ennemis de l'Eglise; mais en revanche elle donna le jour à un des pères apologistes les plus remarquables, Justin le Martyr. Du Christ à nos jours, l'histoire de Sicheim et des Samaritains est peu connue. Leur culte dut dominer dans cette ville pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, car on voit sur les médailles de cette époque le mont Garizim et le temple figurer comme symbole de la ville de Néapolis, nom imposé par les Romains à Sicheim, et dont on retrouve la forme dans l'appellation moderne de Naplouse. Plus tard, elle devient le siège d'un évêché, et ses prélats figurent aux conciles d'Ancyre, de Nicée et de Jérusalem. En 487, les Samaritains se soulèvent contre les chrétiens; ces derniers les chassent du mont Garizim et élèvent sur la colline sacrée une église en l'honneur de la Vierge. Justinien, pour protéger cette église contre les attaques des Samaritains exaspérés, la fit entourer d'une forteresse. Les Samaritains se répandirent en Egypte, à Damas et même jusqu'à Rome, où ils avaient une synagogue sous le règne de Théodoric. A partir de ce moment, Sicheim est à peine mentionnée dans l'histoire; elle subit le joug des musulmans et passe entre les mains des croisés. Mais la secte des Samaritains continue à subsister dans cette localité. Au XIII^e siècle Benjamin de Tudèle découvrit avec étonnement quelques centaines de Couthéens à

Sichem. Plus tard l'existence du *Pentateuque* samaritain attira l'attention des théologiens sur eux; on fit des démarches pour en obtenir un exemplaire, et surtout pour connaître quelques détails sur leur culte et leurs croyances. Des savants français, anglais et allemands firent ou laissèrent croire aux Samaritains qu'il y avait en Europe différentes communautés samaritaines. Une correspondance fort curieuse fut commencée par Scaliger, 1671, et continuée par plusieurs savants, entre autres par de Sacy, qui reçut encore au commencement de ce siècle des lettres du pontife de Naplouse. On obtint de cette manière des détails fort curieux sur la religion des anciens Couhéens.

On ne sait à quelle époque ils ont abandonné le culte des faux dieux (II, Rois, xvii). Néanmoins il est probable que c'est peu après la construction du temple du Garizim. Les Samaritains n'admettent que le *Pentateuque*, c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible attribués à Moïse. Leur acte ressemblait donc à celui des anciens Juifs. Ils ont remplacé les sacrifices par des prières liturgiques. Cette partie du culte a cessé depuis que le tabernacle a disparu. Le sacrifice pascal seul subsiste avec tous ses rites, mais il doit être fait sur le mont Garizim. Au commencement de ce siècle, il fut interrompu pendant 25 ans, parce que les Turcs ne permirent pas aux Samaritains de faire l'ascension de la colline sacrée. Les Samaritains admettent la résurrection, mais seulement pour les justes; ils attendent un prophète qui les délivrera de leurs ennemis et rétablira leur culte sur le mont Garizim; ils l'appellent *Hathab* et s'appuient sur le Deutéronome (xii, 15).

L'histoire des temps modernes nous montre Naplouse en rébellion constante contre les pachas d'Acre et Damas, chargés de l'adminis- trer. Pendant tout le xviii^e siècle

les pèlerins n'osèrent traverser ce district inhospitalier. Djeddar-Pacha lui-même ne put soumettre les Samaritains. Junot, après la bataille du Mont-Thabor, brûla leurs villages, mais ne put s'emparer de Naplouse elle-même. La main de fer d'Ibrahim-Pacha changea tout cela, et une révolte des Naplousiens en 1834 fut réprimée avec promptitude. Depuis le retour du gouvernement turc, l'anarchie a recommencé.

État actuel. — Naplouse est bâtie dans l'étroite vallée de Jacob, au point de partage des eaux. La ville est de forme allongée, et s'étage sur la pente au pied du mont Garizim, qui la domine de ses hautes parois de rochers. De loin elle présente un aspect pittoresque et coquet au milieu du bosquet de verdure qui l'entoure, avec ses minarets, les blanches coupoles qui recouvrent ses maisons, et ses murailles crénelées et blanchies à la chaux. Mais l'intérieur ne répond nullement à ce premier aspect. Sauf deux rues principales, dirigées suivant le grand axe de la ville, on est obligé de grimper au milieu de monceaux de décombres à travers des ruelles étroites, tortueuses et en partie recouvertes de voûtes. Naplouse est néanmoins une des villes les plus florissantes de la Palestine et renferme quelques belles maisons en pierre, hautes de trois ou quatre étages, chose assez rare en Orient.

Elle n'offre aucun monument remarquable, et ses antiquités se réduisent à des fragments de colonnes encastrés dans les murs et à quelques sarcophages transformés en abreuvoirs. On visitera cependant dans l'intérieur de la ville les ruines de l'*Église de la Passion* ou de la *Résurrection*, construite en 1167. La seule partie intacte est le portail, qui offre une certaine analogie avec celui du Saint-Sépulchre. On y remarque trois moulures ogivales surmontées d'ornements en

style roman. On voit encore dans un jardin une autre *Église*, qui est sans doute celle des chevaliers de *Saint-Jean*, avec trois portes ogivales. L'intérieur présente des arceaux semblables, mais il n'y a pas de transept. Une niche à voûte sculptée, en forme de coquille, répond à la porte du milieu. En face de cette église, on voit un clocher carré à fenêtres romanes. — On ira visiter également à travers un dédale de ruelles :

La *synagogue samaritaine*, précédée d'une petite cour. L'intérieur, où l'on pénètre moyennant un léger baghchich et à la seule condition d'ôter ses chaussures, est une salle carrée de grandeur médiocre, pouvant contenir au plus 40 à 50 personnes, et dont les murailles sont blanchies à la chaux et le parquet recouvert d'une natte. Quelques lampes en verre de couleur sont suspendues au plafond. En face de la porte se trouve un enfoncement séparé de la salle par une balustrade à hauteur d'appui et un rideau vert : c'est le *lieu saint* où l'on garde le fameux *manuscrit du Pentateuque*, écrit, selon les Samaritains, par Abisqna, fils de Phinéas (I, Chron., vi, 4), et qui aurait ainsi 3500 ans d'existence. Il est inutile de dire que cette assertion ne repose sur aucune preuve historique. On doit cependant reconnaître que ce manuscrit, ou plutôt le texte, remonte à une haute antiquité. S'il n'est pas contemporain du schisme, on peut au moins le faire dater de Manassé, frère de Jaddus (420 ans av. J.-C.).

Ce manuscrit est un véritable volume (*volumen*), selon l'étymologie du mot, se roulant et se déroulant sur deux baguettes. Ces baguettes sont simplement ornées et n'offrent pas, comme l'ont prétendu certains voyageurs, les images sculptées de deux colombes auxquelles les Samaritains attachaient, disait-on, un sens mystique, et rendaient même un culte. Le texte est écrit en anciens caractères phéniciens ou samaritains,

que les Israélites employaient avant la captivité. A leur retour, ils ne se servirent plus que des caractères chaldéens, vulgairement appelés hébraïques. C'est un aspect curieux que celui de ce long parchemin divisé en colonnes, et dont les lettres sont tellement serrées les unes contre les autres, qu'elles semblent ne former qu'un seul mot fantastique qui s'étend à l'infini, et n'est coupé ni par des versets, ni par des signes de ponctuation.

On montre également au voyageur une édition de la Bible polyglotte de Londres, renfermant le texte du *Pentateuque* samaritain, une *Chronique* manuscrite qui s'étend de Moïse à Alexandre Sévère, une collection de prières liturgiques, plusieurs manuscrits de la version *samaritaine*, c'est-à-dire un dialecte qui tient du syriaque et du chaldéen, et un grand nombre d'exemplaires du *Pentateuque*, traduit en arabe, mais écrit en caractères samaritains : c'est celui dont les Samaritains se servent ordinairement. Cette collection n'offre plus le même intérêt qu'à la fin du siècle dernier, car de nos jours on en possède plusieurs copies.

La population de Naplouse est d'environ 8000 habitants, sur lesquels on compte 500 chrétiens grecs, 150 samaritains, 50 juifs et quelques protestants. Les musulmans de Naplouse sont connus pour leur esprit de révolte, leur fanatisme et leur grossièreté envers les étrangers. Le commerce principal de la ville consiste en coton, huile, et surtout savon, dont il s'exporte une grande quantité. En dehors de la ville, le voyageur a plusieurs excursions intéressantes à faire :

1^o *Excursion au mont Garizim* (2 heures, aller et retour. La plus grande partie de la montée peut se faire à cheval. On fera bien de prendre un guide samaritain). — En quittant Naplouse par la pente occidentale, on suit quelques instants

la route de Samarie, qui a été déjà décrite, et l'on tourne à gauche pour pénétrer dans un gracieux ravin qui descend du S.-O. et trace sur les flancs dénudés du Garizim un sillon de verdure. Bientôt les vergers disparaissent, la végétation cesse, et le joli sentier que l'on a suivi fait place à une affreuse montée roide et pierreuse, dans une gorge fortement inclinée qui s'élève (15 min.) jusqu'au sommet du Garizim. Le voyageur voit alors devant lui un large plateau accidenté, couvert de broussailles et de monceaux de pierres. Il se dirige ensuite à l'E., vers un wéli arabe placé au sommet d'un monticule qui paraît être le point le plus élevé de la montagne. Au pied de ce monticule et du côté O. les guides montrent une dizaine de grandes pierres : ce seraient celles qu'apportèrent les tribus sous la conduite de Josué (Deutér., XI, xxvii), tradition en contradiction avec la Bible, qui dit positivement et à plusieurs reprises que l'autel fut élevé sur le mont Ebal. Il faut grimper au milieu des broussailles et des monceaux de pierres taillées pour arriver aux ruines imposantes qui couronnent le sommet. Elles se composent de deux vastes enceintes quadrangulaires bâties de gros blocs taillés en bossage. L'enceinte S. est flanquée à ses quatre angles de tours dont celle du côté N.-E. est occupée par le wéli dont nous avons parlé. Au milieu de l'enceinte on remarque les débris d'une construction octogone. Dans l'enceinte N., où se trouve un cimetière musulman, on remarque une belle piscine. Robinson n'y voit que les débris de la forteresse construite par Justinien pour protéger l'église de la Vierge; M. de Saulcy les considère comme celles du temple samaritain construit par Sanaballète, et soutient qu'elles n'ont jamais pu avoir un caractère militaire. Les Samaritains de Naplouse nomment ces ruines *el-Kala'* (la forteresse), et indiquent comme l'emplacement de leur

temple une enceinte au pied du monticule et dans la direction du S. C'est leur lieu saint, leur kiblah, et ils n'y marchent que nu-pieds. La question est donc encore pendante; pour la résoudre, il faudrait pouvoir consacrer quelques jours à l'étude de ces ruines, et surtout y faire des fouilles. Jusqu'à présent tous les voyageurs les ont visitées à la hâte. Dans tous les cas, ce n'est qu'une question d'emplacement, car ces ruines, bien que considérables, n'offrent rien de remarquable.

Tout auprès de la kiblah, dont nous avons parlé, on remarque une autre enceinte formée de gros blocs. Au centre se trouve une ouverture circulaire en pierre, destinée à faire rôti l'agneau pascal, selon les prescriptions mosaïques (Exode, XII, 10); tout à côté une auge sert à brûler les restes du repas. Les Samaritains viennent également chaque année en pèlerinage sur la montagne sacrée, à la fête des Tabernacles, et campent près de l'enceinte, dans des berceaux de feuillages. Du côté S. du monticule et au-dessus de l'escarpement qui domine la plaine de Makhnah, M. de Saulcy a signalé l'existence de plusieurs marches gigantesques faisant probablement partie de l'escalier qui est représenté sur les médailles de Naplouse où figure le temple et dont parle le pèlerin de Bordeaux.

Le versant S. du monticule est jonché de ruines innombrables qui n'ont été encore que peu ou pas examinées. On y voit des débris non équivoques de basiliques byzantines, qu'il serait intéressant d'étudier. M. de Saulcy a voulu voir dans ces ruines l'antique Sichem, qui aurait occupé le sommet de la montagne au lieu d'être située dans la vallée. Son opinion est en contradiction avec la description de la Bible (Juges, IX, 36, 37), et avec les données d'Eusèbe (*Prépar. évang.*, IX, 22).

Du sommet du Garizim on jouit d'un magnifique panorama; à l'E.

et aux pieds du voyageur s'étend la belle plaine de Makhnah; plus loin apparaissent, derrière une chaîne de collines, les hauteurs coupées à pic qui resserrent la vallée du Jourdain au N. Au delà des montagnes de la Samarie, se dresse le sommet neigeux du mont Hermon. A l'O. et au S. la vue s'étend sur les montagnes d'Ephraïm, la plaine de Saron et les flots bleus de la Méditerranée.

2° *Au tombeau de Joseph et au puits de Jacob* (1 h. aller et retour). On suit la vallée de Naplouse vers l'E. On traverse d'abord un bois d'oliviers; on remarque à gauche, au pied du mont Ebal, un assez grand nombre de cavernes à entrées sculptées. On atteint enfin à gauche de la route, au pied du mont Ebal, à l'endroit où la vallée de Sichem débouche à l'E. dans la grande plaine el-Makhnah (20 min.), le tombeau de Joseph. C'est une enceinte carrée, au milieu de laquelle s'élève un tombeau de pierre en forme de dos d'âne, avec quelques ornements en stuc. Les murailles sont couvertes d'inscriptions hébraïques. Ce tombeau est tenu en grande vénération par les juifs, les samaritains, les musulmans. La tradition, qui désigne cet emplacement comme celui où furent déposées les cendres de Joseph, rapportées d'Egypte, est d'accord avec l'Ancien Testament (Genèse, I, 25; Josué, xxiv, 32).

Le puits de Jacob, lié à la même tradition, est à 20 min. vers le S., au bord de la route de Naplouse à Jérusalem, sur un petit monticule qui se rattache au mont Garizim. C'est près de ce puits qu'eut lieu l'entretien de Jésus avec la Samaritaine (saint Jean, IV, 5, etc.). Les preuves de cette identité admise par tout le monde sont développées par Robinson (*Bibl. res.*, t. III, p. 109). Ce puits est placé au milieu d'une saie souterraine dont l'entrée est obstruée par des décombres et des fûts de colonnes en granit gris qui paraissent remonter au ive siècle; il est creusé

dans le roc et très-profond. L'ouverture de ce puits devait être de niveau avec le chœur de l'église construite par les croisés et qui fut détruite en 1187. Les ruines qui se voient à l'entour appartiennent à cette église, mais il est impossible d'en retrouver le plan.

3° *Au mont Ebal*. Cette montagne n'a pas été entièrement explorée, bien que son ascension ne présente aucune difficulté. Le sentier se détache au N. de la ville, près d'un petit wéli. Au sommet se trouve une plate-forme avec quelques ruines insignifiantes. Le panorama qui s'y déroule est assez semblable à celui du mont Garizim, mais plus étendu vers le N.-E., où l'on distingue le grand village de *Tallowzah*, entouré de grands bois d'oliviers, que Robinson identifie avec l'ancien Tirzah, une des premières capitales du royaume d'Israël (I, Rois, XIV, 17; XV, 25; XVI, 8-24).

De Naplouse au Carmel, par Anehta et Bahah, R. 141; — à Jérusalem, R. 139

ROUTE 139.

DE NAPLOUSE A JÉRUSALEM.

15 à 14 h. — On couche à Bêthe ou à Birèh (9 h. de Naplouse).

En sortant de Naplouse, on remonte la vallée vers l'E., pour déboucher dans la plaine d'el-Makhnah (30 min.) près du puits de Jacob (V. ci-dessus). La vallée décrit en face vers l'E. un large amphithéâtre, occupé par des champs cultivés avec soin. On tourne vers le S., suivant à peu près l'axe de la plaine, laissant sur les sommets, à gauche, les villages de Raudjib, Awarta et Haudela, et à droite ceux de Bourin (1 h. 30 m.), Hawara. Ici la plaine se resserre : à l'O. s'ouvre un wadi, où l'on voit les villages d'Aïn-Abous et de Kouza. Au S.-E. la vallée semble barrée par des collines pierreuses, sur la pente desquelles on trouve (30 m.) une citerne; le chemin, de plus en plus roide, conduit sur (5 m.) un pla-

teau aride d'où l'on peut, en se retournant, jeter un dernier regard sur la plaine d'el-Makhna, sur les monts Ébal et Garizim, avant de descendre (15 m.) dans une grande vallée dont les eaux s'écoulent vers l'O. pour rejoindre le Nahr el-Awdjeh et la Méditerranée. On y voit à l'E. les villages de Yetma et de Kabalan, entourés d'oliviers et de vignes. Du fond de cette vallée (25 m.), on remonte sur un plateau plus élevé, qui se continue près de Khân es-Sâwiéh, presque de plain-pied avec une vallée entourée de belles collines. On laisse à droite sur la hauteur (40 m.) le village de

El-Lebben, l'antique **Lebonah**, situé, d'après l'Ancien Testament, entre Béthel et Sichem (Juges, xxi, 19). Il est aujourd'hui abandonné et ressemble à une cité ruinée. Les rochers d'alentour présentent beaucoup de grottes sépulcrales. On gagne de l'autre côté de la vallée (30 m.) le *Khân el-Lebben*, grand bâtiment complètement ruiné, au pied d'une montagne escarpée, mais possédant encore un puits de bonne eau. Le chemin de Jérusalem continue à s'élever par une pente très-roide, sur (25 m.) un col au delà duquel on suit une longue arête au-dessus d'une vallée profonde, pour déboucher sur un vallon cultivé (25 m.), près du village de *Sinedjil*. Mais un détour d'une demi-heure permet d'aller visiter l'intéressante localité de Scïlo.

Pour cela on quitte la route directe à 10 m. au-dessus de Khân el-Lebben, pour s'engager à gauche vers l'E. dans un wadi, qui n'est guère que le lit d'un torrent; on aboutit dans un vallon dont les pentes sont disposées en terrasses et cultivées; gravissant alors vers le S., on arrive à (40 m.)

Seïloûn, l'antique **Schilo** ou **Scïlo**, où le tabernacle fut déposé après la conquête du pays de Chanaan, et où se fit le partage du territoire entre les tribus (Josué, xviii, 1, 10). Le tabernacle

demeura à Scïlo jusqu'à la fin du gouvernement des Juges. C'est pendant une des fêtes annuelles qui s'y célébraient que les Benjamites enlevèrent les jeunes filles qu'on n'osait leur donner pour femmes (Juges, xxi, 19, 23); c'est là que le jeune Samuel fut amené à Héli (I, Sam., i, 24, 28); c'est là que ce grand prêtre mourut subitement en apprenant la défaite de ses fils et la prise de l'arche par les Philistins (I, Sam., iv, 12, 18). Après cet événement, Scïlo perd son importance; au temps de Jéroboam, c'est encore la résidence du prophète Ahijah (I, Rois xiv, 2, 4). Scïlo est mentionnée par Jérémie comme un exemple de la justice de Dieu (vii, 12, 14; xxvi, 6). Saint Jérôme dit qu'on y reconnaît à peine un autel. Cette localité fut ensuite tout à fait oubliée; au temps des Croisades, on crut la reconnaître sur la montagne de *Nébi-Samwil* (V. p. 750), bien que le moine Boniface ait paru connaître sa position véritable. Cette position est indiquée avec une précision topographique très-rare dans la Bible, « au N. de Béthel, et à l'E. du chemin qui monte de Béthel à Sichem, et au S. de Lebonah. » (Juges, xxi, 19.) Cette désignation et la conservation du nom de Seïloûn (Josèphe écrit *Σδοῦν*, *Antiq.*, v, 1, 19, 20), sont les meilleures preuves de l'identité du lieu. Le village actuel occupe un monticule isolé au N. par le wadi, qui va rejoindre Khân el-Lebben, et à l'E. et à l'O. par deux ravins plus petits. Les ruines consistent seulement en quelques fragments de colonnes quelques grandes pierres, et vers le S. un bâtiment carré, qui paraît une ancienne église convertie plus tard en forteresse. Les murs épais de plus d'un mètre sont flanqués d'arc-boutants ébranlés; l'intérieur, qui mesure au plus 5 mèt. carrés, est jonché de débris de colonnes corinthiennes. Au pied de la colline au S., on voit aussi les restes d'une *mosquée*; et à 15 m. à l'E.

une *fontaine* avec des grottes sépulcrales : à 1 kil. 1/2 au N. de Seïloûn, le village de *Karyout* répond au **Corea** de Josèphe.

On redescend de Seïloûn au S.-O., passant à gauche (30 m.) le village de *Tourmes-Aya*, perché sur un monticule, et l'on rejoint (15 m.) le chemin de Jérusalem, au-dessous de *Sinedjil*.

Laisant à droite le vallon cultivé qui, de ce village, descend à l'O. vers la plaine de Saron, on s'engage au S. dans une vallée étroite, aride et monotone, qui prend cependant au printemps un aspect verdoyant et gai; on voit à droite, sur une hauteur (39 mèt.), le hameau de *Djibia* (le **Geba** d'Eusebe?), et l'on atteint au fond du vallon (40 min.) *Aïn el-Haramyeh* (la source des Voleurs), dont les eaux fraîches et la verdure invitaient au repos sans son nom trop significatif et malheureusement assez justifié. On remonte sur un plateau plus aride encore, où le rocher calcaire, mis à nu, constitue presque le sol. Les pauvres habitants de ces montagnes y font pourtant des terrains et des enclos de pierre autour de tous les morceaux de terre végétale qui restent, et parviennent à y cultiver des oliviers, de la vigne et des figuiers. Ce sont là ces monts d'Éphraïm célèbres par leurs vignobles (Deuté., xxxiii, 14, 15). On laisse à droite (15 min.) le village d'Yabroud; au S.-O. se dresse une ruine pittoresque appelée *Bordj el-Berdawil*, et çà et là, dans le flanc de la montagne, se voient quelques grottes sépulcrales. On arrive sur un plateau, qui semble pavé de grandes dalles de calcaire blanchâtre; les arbres croissent dans leurs fentes, et au printemps recouvrent de feuillage ce sol singulier. On atteint (1 h.) le village d'*Aïn-Yabroud*, d'où l'on peut prendre trois directions. Le chemin direct conduit à el-Biréh en 1 h. 20. Un autre chemin à l'O. va visiter (20 min.) *Djifna*, le *Gophna* de Josèphe, où Titus campa

dans sa marche sur Jérusalem. C'est maintenant un village de 200 habitants, tous chrétiens. On y voit les restes d'un château, qui semble dater des croisades, et ceux d'une église dédiée à saint Georges. De *Djifna* on rejoint el-Biréh en 1 h. 30. — Enfin notre route, qui s'écarte vers l'E., un quart d'heure avant d'atteindre Aïn-Yabroud, conduit à (1 h.)

Béthel, *auj. Beitin*, sur un rocher escarpé, au-dessus de deux ravins qui aboutissent vers le S. au wadi Sowainit; du sommet on aperçoit déjà distinctement le dôme de la mosquée d'Omar.

Béthel, dont le nom revient si souvent dans la Bible, remonte à une haute antiquité. Son nom primitif était **Louz**, à l'époque où Abraham y faisait paître ses troupeaux. Jacob, après y avoir vu en songe une échelle qui unissait le ciel à la terre (Genèse, xxviii), lui donna le nom de *Beth-él*, maison de Dieu, et y éleva un autel à Jéhova. Les juges tinrent de fréquentes assemblées dans cette petite ville; elle fut occupée ensuite par les Éphraïmites, bien que, par le sort, elle dût appartenir à la tribu de Benjamin. Lorsque Jéroboam, après le schisme, y bâtit un temple consacré à l'adoration du Veau d'or (Rois, xii, 29-33), les prophètes Osée et Amos changèrent le nom de Bethel en *Beth-aven*, « maison du crime. » Un prophète courageux pénétra dans ce temple et le maudit au moment où Jéroboam y offrait un sacrifice (I, Rois, xiii). Habitée par les Benjaminites après la captivité, cette ville fut fortifiée à l'époque des Machabées; elle existait encore du temps des Romains, et Vespasien y laissa une garnison. Elle n'était plus qu'une bourgade insignifiante dès les premiers siècles du christianisme, mais ses ruines attestent encore son antique importance.

Elles occupent plus de 1 kil. de superficie, et on y distingue parfaitement de larges assises, le tracé des murailles et les débris d'une